Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 15 (1870)
Heft: 24

Artikel: Guerre franco-allemande de 1870
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-332411

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 24. Lausanne, le 16 Décembre 1870. XVe Année.

SOMMAIRE. — Guerre franco-allemande de 1870. — Sur l'armement de l'armée suisse. — Nouvelles et chronique.

SUPPLÉMENT. — Table des matières, titre et couverture du volume de la *Revue militaire suisse* de 1870.

GUERRE FRANCO-ALLEMANDE.

Ainsi que nous l'annoncions dans notre dernier numéro, nous avons aujourd'hui à enregistrer d'importants événements militaires, de nouveaux succès prussiens, quoique moins décisifs que ceux auxquels leurs armes étaient habituées.

Des batailles de plusieurs jours se sont livrées sur deux zones principales : aux environs de Paris vers la Marne et aux environs d'Orléans et du grand coude de la Loire.

Les deux masses françaises du général Trochu d'une part et du général d'Aurelles d'autre part ont cherché à effectuer leur jonction en prenant toutes deux l'offensive. Leur entreprise a échoué par diverses causes de détail que nous indiquerons plus loin et par la faute capitale, que nous avons déjà signalée au moment où elle se commettait, de n'avoir pas tout d'abord assuré ou facilité cette jonction en prévenant celle de leurs adversaires de Paris et de Metz.

Après avoir repris Orléans et refoulé von der Tann sur Etampes, les 9 et 10 novembre, d'Aurelles crut devoir s'arrêter trois semaines devant les Bavarois battus. Il devait se renforcer pendant cette pause, se créer des points d'appui, perfectionner son personnel et son matériel. Mais on pouvait prévoir que les Prussiens étaient alors en mesure de se renforcer mieux encore par leur armée de Metz devenue disponible ; si l'on voulait donc tenter quelque chose de décisif, il eût fallu le tenter avant l'entrée en ligne de cette dernière armée.

Les généralissimes français objecteront sans doute qu'ils ne l'ignoraient pas, mais qu'ils n'étaient pas prêts, qu'il leur manquait tant et tant de batteries ou de troupes annoncées. Excuse stéréotype du manque d'initiative de tous les temps et de tous les pays, qui oublie qu'en fait, à la guerre pratique, on n'est jamais prêt que relativement, et que c'est être suffisamment prêt, dès qu'on dispose de quelques corps d'armée, que de pouvoir entreprendre une opération rationnelle avec la certitude d'avoir 100 mille hommes de moins sur les bras qu'on n'en aurait 8 à 10 jours plus tard. Rien de sérieux ne paraît avoir été fait par le général d'Aurelles dans une telle prévision, sauf de se faire renforcer de son côté par des recrues lui arrivant à tire-d'aile de droite et de gauche, et qui auraient pu le rejoindre encore s'il s'était porté à la rencontre d'un des corps isolés arrivant sur lui.

Esquissons les divers mouvements de troupes effectués, en remontant un peu en arrière pour envisager l'ensemble des opérations dont les batailles des derniers jours ne sont que le bruyant complément.

Par la capitulation de Metz les Prussiens pouvaient disposer, dès les premiers jours de novembre, de six corps d'armée du prince Frédéric-Charles, et la plupart de ces corps, ainsi que nous l'avons indiqué dans notre nº 21, furent aussitôt affectés à de nouvelles et actives destinations.

Le général Manteuffel, recueillant en partie la succession de Steinmetz disgracié, fut chargé, avec les corps nos 1 et 8 et les 1re et 3e divisions de cavalerie, de battre la campagne dans le nord de la France, mission dont il s'acquitta fort bien en s'emparant, dès le 27 novembre, après un vif combat, de la ville et citadelle d'Amiens. Le corps d'armée français de Bourbaki, en formation dans cette région et privé à ce moment de son chef par quelque intrigue de palais ou de club, fut rejeté sur Lille et ainsi éloigné de Paris qu'il était destiné, dans l'origine, à secourir.

Les autres forces du prince Frédéric-Charles, soit les 2e, 3e, 9e et 10e corps d'armée (1), se dirigèrent vers le sud contre l'armée de la Loire. Pendant cette marche, le prince prussien apprit la défaite des Bavarois à Coulmiers et il redoubla d'efforts pour la contrebalancer. La dignité de maréchal, qui venait de lui être conférée par le roi son oncle, le stimulait à de nouveaux lauriers. Le 15 novembre son aile droite et son centre passèrent la Seine près de Fontainebleau et Moret, et les jours suivants ils commencèrent à rallier aux environs d'Etampes les troupes de von der Tann, déjà renforcées par un corps combiné aux ordres du grand-duc de Mecklembourg, qui prit aussi le commandement du 1er corps bavarois.

L'aile gauche du prince Frédéric-Charles, formée par le 10e corps, entra en ligne à son tour, le 21 novembre, vers Loing et Montargis, et se mit en communication avec le centre par Pithiviers. Dès le 25, et après quelques vifs combats autour de Beaune et Ladon, le gros des forces du prince Frédéric-Charles avait repris le contact et se trouvait établi sur la gauche du grand-duc de Mecklembourg, entre la droite de l'armée de la Loire et le front sud-ouest de Paris. Le quartier-général de la 2e armée était à Nemours, celui du grand-duc à Ablis, ayant chacun des détachements sur leurs ailes s'étendant à droite jusqu'au Mans et La Ferté, à gauche vers Montargis. C'était un renfort d'environ 70 mille hommes assuré à von der Tann et au grand-duc, qui en avaient une cinquantaine de mille. En outre le 2e corps était dirigé vers Corbeil et Etampes à la disposition de la 3e armée allemande contre Paris.

De son côté l'armée de la Loire, accrue jusqu'au chiffre d'environ 160 mille hommes en cinq corps d'armée, avait son centre en avant d'Orléans, sa droite à Gien, sa gauche vers Châteaudun. Orléans devait, paraît-il, lui servir de base, et à cet effet un camp retranché y avait été élevé et muni d'artillerie de marine.

Le 28 l'aile droite engagea un nouveau combat vers Beaune qui fut très vif et auquel succédèrent des escamourches sur toute la ligne,

(1) Le 7e corps resta à Metz et à la garde des prisonniers.

au centre vers Artenay, à gauche sur les bords du Conie. Partout, ce jour-là, les Français eurent l'avantage, mais sans chercher à en profiter immédiatement pour s'en procurer d'autres.

Un mouvement général en avant avait été décidé et combiné avec le gouverneur de Paris, qui de son côté prenait aussi, à ce moment, ses mesures pour une vaste sortie.

Voyons d'abord les

Opérations sous Paris.

Bloqués rigoureusement depuis deux mois et demi sans avoir fait autre chose, à côté d'un dur changement de vie, que de petites sorties, d'effroyables mais inoffensives canonnades et de constants exercices militaires, les défenseurs de Paris brûlaient d'impatience d'en venir sérieusement aux mains avec l'assiégeant. Cette impatience fut enfin satisfaite par les proclamations suivantes affichées le 28 au matin dans tous les carrefours de la capitale et de la banlieue :

Citoyens de Paris,

Soldats de la garde nationale et de l'armée,

La politique d'envahissement et de conquête entend achever son œuvre. Elle introduit en Europe et prétend fonder en France le droit de la force. L'Europe peut subir cet outrage en silence, mais la France veut combattre, et nos frères nous appellent au dehors pour la lutte suprême.

Après tant de sang versé, le sang va couler de nouveau. Que la responsabilité en retombe sur ceux dont la détestable ambition foule aux pieds les lois de la civilisation moderne et de la justice. Mettant notre confiance en Dieu, marchons en avant pour la patrie.

Le gouverneur de Paris, Général TROCHU.

Paris, le 28 novembre 1870.

Soldats de la 2me armée de Paris,

Le moment est venu de rompre le cercle de fer qui nous enserre depuis trop longtemps et nous menace de nous étouffer dans une lente et douloureuse agonie ! A vous est dévolu l'honneur de tenter cette grande entreprise : vous vous en montrerez dignes, j'en ai la certitude.

Sans doute, nos débuts seront difficiles ; nous aurons à surmonter de sérieux obstacles ; il faut les envisager avec calme et résolution, sans exagération, comme sans faiblesse.

La vérité, la voici : dès nos premiers pas, touchant nos avant-postes, nous trouverons d'implacables ennemis, rendus audacieux et confiants par de trop nombreux succès. Il y aura donc là à faire un vigoureux effort, mais il n'est pas au-dessus de vos forces ; pour préparer votre action, la prévoyance de celui qui vous commande en chef a accumulé plus de 400 bouches à feu, dont deux tiers au moins du plus gros calibre ; aucun obstacle matériel ne saurait y résister, et, pour vous élancer dans cette trouée, vous serez plus de 150,000, tous bien armés, bien équipés, abondamment pourvus de munitions, et, j'en ai l'espoir, tous animés d'une ardeur irrésistible.

Vainqueurs dans cette première période de la lutte, votre succès est assuré, car l'ennemi a envoyé sur les bords de la Loire ses plus nombreux et ses meilleurs soldats : les efforts héroïques et heureux de nos frères les y retiennent.

Courage donc et confiance ! Songez, que, dans cette lutte suprême, nous combattrons pour notre honneur, pour notre liberté, pour notre chère et malheureuse patrie ; et si ce mobile n'est pas suffisant pour enflammer vos cœurs, pensez à vos champs dévastés, à vos familles ruinées, à vos sœurs, à vos femmes, à vos mères désolées !

Puisse cette pensée vous faire partager la soif de vengeance, la sourde rage qui m'animent, et vous inspirer le mépris du danger !

Pour moi, j'y suis bien résolu, j'en fais le serment devant vous, devant la nation tout entière ; je ne rentrerai dans Paris que mort ou victorieux ; vous pourrez me

voir tomber, mais vous ne me verrez pas reculer. Alors ne vous arrêtez pas, mais vengez-moi !

En avant donc ! en avant, et que Dieu nous protége !

Paris, le 28 novembre 1870.

Le général en chef de la 2me armée de Paris, A. Ducrot.

Ces appels publics, complétés par un autre signé du gouvernement en corps, n'étaient peut-être pas la meilleure et la plus prudente des mesures militaires. Mais il s'agissait d'affermir le moral de troupes novices, de soldats-citoyens improvisés, et d'ailleurs avec les Parisiens quelques belles phrases facilitent le reste ; le général Trochu ne l'ignore pas. Ici on devait gagner en entrain ce que le défaut de secret pouvait faire perdre. Les combattants de toutes catégories accueillirent avec enthousiasme la nouvelle du grand jour qui se préparait ; tous coururent à leurs places de rendez-vous, où l'on délivra à ceux destinés à l'opération extérieure des provisions et des munitions pour quatre jours.

Dans la soirée du 28 novembre, le mouvement commença. Il devait s'effectuer sur tout le front du sud-est, et comprendre une action décisive vers la Marne par Vincennes, une attaque auxiliaire à la droite de celle-ci vers Choisy et Chevilly et des diversions sur les alentours de St-Denis et sur Gennevilliers vers l'ouest complétées par une canonnade de tous les forts.

Il faut tout d'abord se demander quel motif put avoir le général Trochu de porter son opération décisive sur le sud-est ou même sur l'est, c'est-à-dire vers Champigny et Villiers, plutôt qu'au sud directement vers Orléans et l'armée de la Loire. S'il ne s'était agi que d'une opération indépendante, la direction choisie était parfaite au point de vue stratégique. Elle portait sur les lignes de retraite ennemies et faisait couvrir en partie les flancs de l'attaque par les cours d'eau de la Seine et de la Marne. Un simple raid américain jeté ensuite du gros de l'armée contre les dépôts prussiens des lignes ferrées de l'est pouvait procurer à Paris des approvisionnements considérables et aux Prussiens de graves embarras de subsistances et de communications. Le mérite en eût été plus grand encore deux ou trois semaines plus tôt, pour aller au-devant du prince Frédéric-Charles. Mais dès qu'il s'agissait de chercher à opérer en commun avec l'armée de la Loire, cette direction excentrique éloignait momentanément de l'objectif cherché et ne s'explique plus que par des raisons de tactique, marquantes sans doute et que nous ne pouvons pas apprécier à distance et en l'absence des renseignements et des détails spéciaux. Peut-être le général Trochu dut-il penser qu'avec une jeune et incohérente armée comme la sienne l'essentiel était d'obtenir d'abord un succès tactique quelconque et qu'après cet heureux début le reste viendrait assez.

Quoiqu'il en soit ce premier avantage moral a été obtenu par le commandant en chef.

Le 28 au soir le général Vinoy commença son mouvement avec la 3e armée, et dans la matinée du 29 il déboucha avec les trois divisions Soumain, Lacharrière, Liniers, contre les positions de Créteil, de Choisy, de l'Hay, de la gare-aux-bœufs, dont il s'empara non sans de

rudes combats contre le 6e corps prussien (Tümpling). Les premières positions enlevées les troupes françaises firent halte, suivant leurs ordres, pour se borner à s'y maintenir. Deux autres divisions de Vinoy, Corréard et Beaufort, sous les ordres de l'amiral La Roncière, opéraient en même temps à l'ouest depuis le 28 après-midi et s'emparaient du village d'Epinay-sur-Seine avec deux canons et quelques prisonniers.

Ces diversions, complétées par d'autres démonstrations du Mont-Valérien, entretinrent dans cette zone d'assez nombreuses troupes des 5e et 4e corps prussiens et de la garde (1), et firent maintenir dans leurs quartiers celles du 11e corps à Versailles et du 2e corps bavarois aux environs de Chatenay.

Sur le front de l'Hay et de Choisy les Français furent à leur tour attaqués aux environs de midi par le gros du général Tümpling secondé de détachements du 2e corps, et rejetés plus en arrière, ce qui permit au chef du 6e corps prussien d'envoyer des secours sur sa droite, où l'action la plus chaude était engagée.

Le général Ducrot, à la tête de la 2e armée de Paris, avait dû agir en même temps que Vinoy ou immédiatement après lui. Mais il devait, après avoir débouché de Vincennes en deux fortes colonnes, jeter plusieurs ponts sur la Marne, et il en fut empêché par une crue subite de la rivière causée tant par de récentes pluies que par des jeux d'écluses aux mains des Prussiens. Malgré ce contre-temps Ducrot réussit à faire jeter huit ponts dont trois près de Charenton pour son 1er corps, général Blanchard, et cinq entre St-Maur et Neuilly pour ses autres troupes, les corps Renault et d'Exéa.

Le général Blanchard à la tête de trois divisions s'empara de Montmesnil et des hauteurs de Bonneuil déjà à 11 heures du matin, refoulant avec de dures pertes le gros de la division wurtembergeoise Obernitz, soit les deux brigades 7e et 8e et la 7e brigade prussienne, Strossel. Plus à gauche les corps Renault et d'Exéa, bien secondés par le feu du fort Nogent, s'établirent sur la ligne Noisy-Villiers-Champigny après en avoir délogé la 1re brigade wurtembergeoise renforcée cependant de troupes saxonnes de la 24e division et prussiennes du 6e ou 2e corps.

Sur toute la ligne s'étendant des environs de Sceaux à ceux de Neuilly-sur-Marne, par l'Hay, Choisy-le-Roi, Bonneuil, Ormesson, Champigny, Villiers, Brie, on combattit jusqu'à la nuit. Les troupes françaises restèrent presque partout dans les premières positions enlevées, et les Prussiens demandèrent un armistice de trois heures pour enterrer leurs morts. En même temps ils accouraient de presque toute leur immense circonférence au secours des Würtembergeois, les plus fortement pressés. Le prince royal de Prusse y envoya

(1) Cette opération a été la cause d'une singulière méprise au ministère de la guerre à Tours. Par suite d'obscurités d'un télégramme de Belle-Isle et du fait que La Roncière commandait primitivement une des divisions Vinoy, on crut à Tours que la position enlevée était non *Epinay-sur-Seine* mais *Epinay* ou *Epernay* au sud de Lonjumeau. L'erreur était minime, mais la différence des opérations immense. De là les illusions assez naturelles de la fameuse proclamation Gambetta du 2 décembre et les déceptions non moins compréhensibles qu'elle a provoquées.

de sa IIIe armée, une portion du 6e corps avec des réserves d'artillerie et de cavalerie, qu'il fit remplacer par des troupes du 5e, et le 2e corps détaché de la IIe armée, prince Frédéric-Charles; le reste de la IIIe armée garda ses positions autour de Versailles par crainte des entreprises de l'amiral La Roncière, qui eut ainsi le mérite d'immobiliser environ trois corps ennemis. Le prince royal de Saxe porta aussi vers sa gauche le 12e corps (Saxons) et de forts détachements du 4e corps prussien et de la garde.

La journée du 1er décembre se passa de part et d'autre en escarmouches et à se renforcer, les Français en mettant en état de défense les villages et bâtiments occupés, les Prussiens en concentrant leurs masses de secours, entr'autres les Saxons du 12e corps et le 2e corps prussien (Franseky), dans les lignes de la division Obernitz.

Au point du jour le 2 décembre ces derniers attaquèrent à leur tour les positions françaises. Cet anniversaire de la bataille d'Austerlitz fut chaudement célébré. Pendant trois heures les Français repoussèrent les efforts répétés et vigoureux de l'ennemi et pendant cinq autres heures consécutives, ils parvinrent à regagner encore du terrain et à rester finalement maîtres de la plus grande partie du champ de bataille. Les Prussiens, fortement éprouvés, laissèrent leurs morts, leurs blessés et quelques centaines de prisonniers aux mains des Parisiens.

Ceux-ci n'essayèrent toutefois pas d'aller plus en avant. Il était évident qu'ils avaient devant eux des forces considérables et que la sortie elle-même, en vue soit d'un ravitaillement soit d'une jonction avec l'armée de la Loire, était manquée. Le temps perdu le 29, le 30 et le 1er décembre avait laissé aux Prussiens la faculté de se concentrer, d'arriver même des environs d'Enghien (la garde), d'Argenteuil (4e corps), d'Etampes (2e corps). On ne pouvait plus espérer de bénéficier sur ce point de la position centrale. C'était une partie à recommencer sur un autre point et d'une manière plus rapide. En revanche ces journées fournissaient des compensations et un excellent préliminaire à tous égards: la troupe avait généralement donné avec entrain, tenu avec opiniâtreté, supporté bravement un froid sibérien; les mouvements d'ensemble quoique lents n'avaient pas été trop décousus; le bon ordre, la discipline, le dévouement n'avaient manqué nulle part. Si les munitions avaient été terriblement gaspillées, il en restait en abondance dans les parcs et magasins à portée et sous la protection des forts. Bref! les opérations, peut-être d'ailleurs sans but bien précis, avaient montré que Paris possédait une armée réelle et pouvait livrer des batailles régulières. Un tel début était donc un succès. Trochu, qui eut toujours une tendance au pessimisme, pouvait être content à moins, et même, reconnaissons-le, être fier de la solidité des forces qu'il avait si rapidement créées. Après avoir fait face à l'ennemi encore toute la journée du 3, il se retira tranquillement derrière la Marne le 4, replia ses ponts sans être inquiété, se concentra autour de Vincennes et de Charenton, puis dans ses anciennes positions pour refaire ses troupes dont les pertes se montent, croit-on, à environ cinq mille hommes tant tués que blessés et prisonniers.

Les pertes des Prussiens sont plus fortes; on les estime à environ six mille hommes, dont la division Obernitz, le 2e et le 12e corps fournissent la plus grande partie. Sur ce nombre on compte environ 800 prisonniers, dont bon nombre de blessés; deux canons furent en outre capturés aux environs d'Epinay.

Rappelons que pendant ce temps les troupes du général Manteuffel remportaient des succès dans la zone du nord et nord-ouest, faisaient capituler la citadelle d'Amiens et marchaient sur la grande et belle ville de Rouens, que les troupes du 8e corps occupèrent le 5 décembre.

Retournons maintenant aux :

Opérations autour d'Orléans.

La marche en avant qui aurait dû commencer le 28 ne donna que des mouvements préliminaires sur divers points du front, dont un vif combat vers Beaune-la-Rolande, où le 16e corps français remporta un avantage marquant sur le 10e corps prussien. Le 29 et le 30 se passèrent de même, et la marche de l'armée française ne s'ouvrit décidément que le 1er décembre au matin, sous l'impulsion personnelle, assure-t-on, du ministre Gambetta. Quatre corps d'armée, le 16e, général Chauzy; le 15e, Pallières; le 17e, Sonis; le 18e, Bourbaki (?), plus la division de cavalerie Michel, en formaient le gros, montant à environ 120 mille hommes avec 300 bouches à feu. En outre le 20e corps était détaché sur la droite en avant de Montargis.

Le 16e corps s'avança d'Orléans par St-Péravy, Patay, Terminiers, Loigny pour gagner la route Chateaudun-Allaines. A la même hauteur à droite le 15e corps se porta sur Allaines par la grande route d'Orléans à Chevilly et Artenay. Le 17e et 18e corps suivaient les deux précédents.

Vers midi le 16e corps attaqua le 1er corps bavarois aux environs de Terminiers, Gommiers et Grillonville. Le combat s'engagea aussitôt, et von der Tann, de nouveau battu, fut rejeté par la 1re division du 16e corps au-delà de Bourneville, Villepiau, Faverolles, qui furent occupés par les vainqueurs. Le général Chanzy fut nommé grand-officier de la légion d'honneur pour ce fait d'armes, et l'amiral Jaureguiberry, commandant de la 1re division, mis à l'ordre de l'armée. Dans leurs dépêches les Allemands ne parlèrent de cet échec que comme d'un combat de reconnaissance.

Le lendemain la journée fut plus sérieuse. Le grand-duc de Mecklembourg avait pu réunir toutes ses forces, soit sept divisions, dont deux de cavalerie, entre Bazoches-les-Hautes et Janville. Dès que les Français furent en vue, il les attaqua avec vigueur et ensemble. Avancé jusqu'à Loigny, le 16e corps y fut fortement pressé par la division Schimmelmann, 17e, par le corps de Tann et par la 4e division de cavalerie, prince Albert père. Le 17e corps, marchant au secours du 16e, fut surpris par la division Trescow, soutenue de la 2e division de cavalerie Stolberg, mis en déroute avec son chef blessé et capturé. Le 15e corps, qui essaya de rétablir la ligne vers Poupry, n'y réussit pas et fut rejeté lui-même sur Artenay. L'armée de la Loire dut renoncer à son mouvement en avant qui lui coûtait déjà quelques milliers d'hommes et onze canons perdus.

Ce qu'il y avait d'affligeant pour elle, c'est que cet échec lui était infligé par les seules forces du grand-duc de Mecklembourg, et que celles de Frédéric-Charles, toutes fraîches sauf celles engagées à Beaune le 28, allaient menacer sa droite. Le commandant de la 2e armée, renonçant à s'étendre par la gauche comme il l'avait un moment donné à croire, avait sagement concentré ses 3e et 9e corps aux environs de Pithiviers pour se joindre à Mecklembourg et faire un effort en commun sur Orléans. Le 3 décembre il s'avança en deux colonnes par Neuville, St-Lye, Chevilly, et par Pithiviers et Chillieurs, à l'attaque de la droite française. Celle-ci, y compris le 20e corps s'y acheminant par la forêt d'Orléans, fut rejetée en arrière avec perte de deux canons et d'un millier d'hommes.

L'armée française, repliée en avant d'Orléans, hésitait à y prendre position ou à se replier plus en arrière, et le général, disposé à la retraite, en discutait vivement avec la délégation, lorsqu'il se décida à tenir et fut attaqué de nouveau le 4 décembre, d'abord par le 9e corps, Mannstein, puis par de nombreuses troupes des deux armées ennemies réunies. Le combat fut vif au faubourg de St-Jean et vers la gare, et la ville cédée dans la nuit par le général Pallière, ensuite d'une convention épargnant à la population civile les malheurs d'un nouveau bombardement.

L'armée de la Loire, divisée en deux parties, se replia l'une sur Bourges, suivie par le prince Frédéric-Charles, l'autre sur Tours par la rive droite, suivie par le grand-duc de Mecklembourg, qui fut arrêté à Beaugency et à Meun les 7, 8 et 9 décembre, par de vifs combats restés indécis.

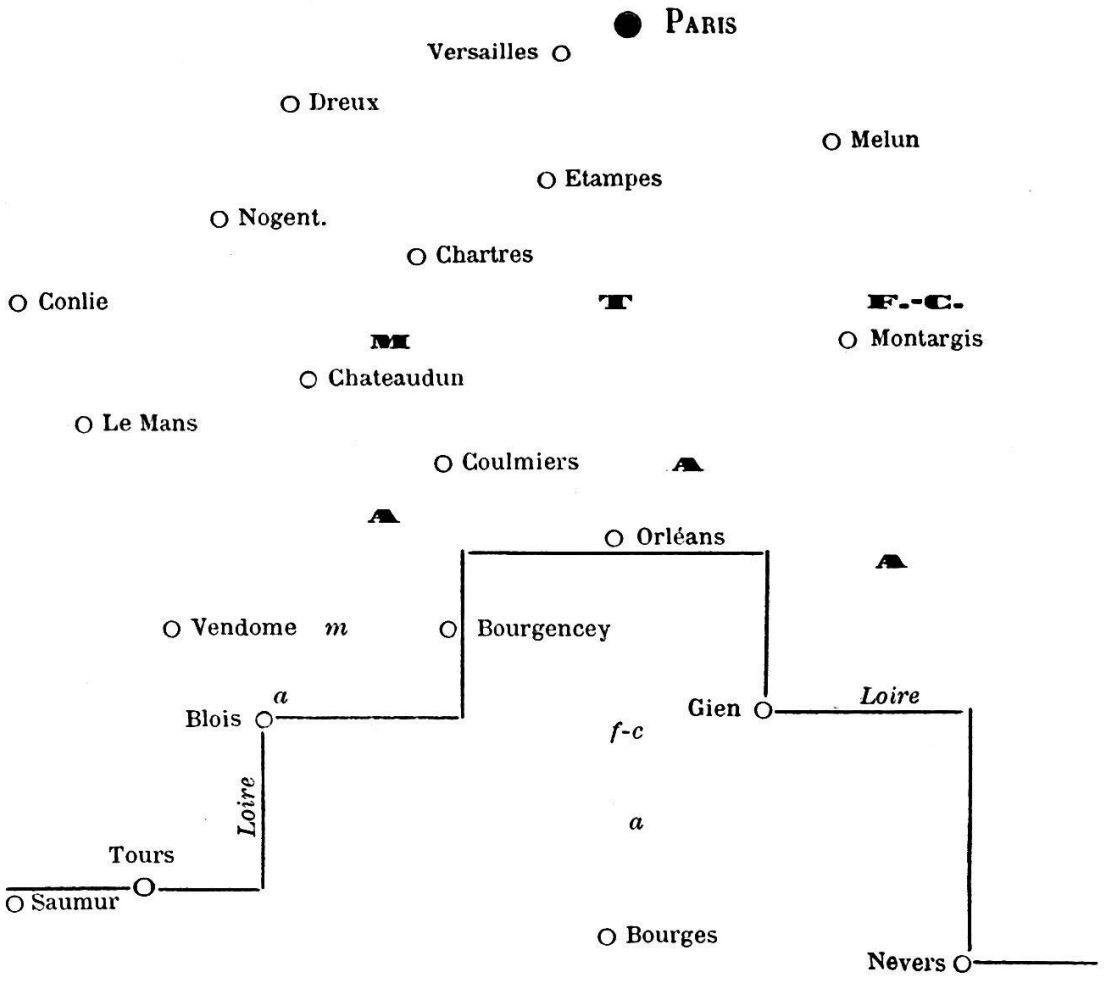
Le général d'Aurelles, soumis par la délégation gouvernementale de Tours à une commission d'enquête pour avoir évacué Orléans, a donné sa démission et refusé, pour raison de santé réelle d'ailleurs, le commandement du camp d'instruction de Cherbourg qu'on lui donnait en compensation.

Si l'on doit regretter que l'honorable général qui le premier sut rappeler la victoire sous les drapeaux français ait été mis si légèrement en suspicion pour une mesure qu'imposaient les événements des 2 et 3 décembre, et dont il était mieux à même de juger que tout autre (1), on doit reconnaître aussi que ses échecs sont surtout la conséquence de son inaction du 11 au 28 novembre, et que sous ce rapport sa démission de généralissime n'est pas précisément à déplo-

(1) Une note officielle du *Moniteur* du 5 décembre, qui a l'air de faire un crime au général d'Aurelles de ses hésitations quant à l'évacuation ou à la défense de la position d'Orléans, ne nous paraît pas fondée. Les résolutions de cette nature doivent nécessairement varier avec les renseignements sur les mouvements de l'ennemi. Le 3 décembre d'Aurelles pouvait fort bien croire ses derrières menacés et vouloir se replier, tandis que le 4 il pouvait savoir qu'il avait tout le prince Frédéric-Charles sur son front et non derrière sa droite, et par conséquent essayer de lui tenir tête. Ajoutons que la position d'Orléans, pour autant qu'on ose en juger à distance, acculée à un fleuve dont l'ennemi pouvait se rendre maître sur plusieurs points, ne semble pas propre à une résistance prolongée, à moins que des ouvrages considérables n'y eussent été élevés sur les deux rives avec deux têtes de pont en amont et en aval. Y avait-on pourvu ? Sinon à qui la faute ?... Voilà ce qu'il faudrait examiner avant de condamner le général d'Aurelles pour son projet d'évacuation du 3, abandonné le 4 et repris le 5, puis achevé par le général Pallières.

rer. Deux successeurs lui ont été donnés en même temps que l'armée a été réorganisée et régulièrement répartie en deux armées devant agir séparément quoique avec l'objectif commun de la délivrance de Paris. Le général Bourbaki a été nommé au commandement en chef de la 1re armée, celle de Bourges, avec le général Borel pour chef d'état-major; le général Chanzy est appelé à la tête de la 2e armée, rive droite de la Loire, avec le général Vuillemot pour chef d'état-major. En même temps le général Bellot est nommé au commandement du 18e corps, l'amiral Jaureguiberry à celui du 16e, et le général Colomb à celui du 17e. Précédemment le général Gougeard avait remplacé Kératry, et Faidherbe le général Bourbaki. La délégation gouvernementale de Tours se retire à Bordeaux, sauf le ministre de la guerre et de l'intérieur, M. Gambetta, qui restera avec les armées actives.

Situation des armées au 25 novembre et au 8 décembre.



		Au 25 nov.	Au 8 déc.
Légende : Armée du prince Frédéric-Charles	=	F.-C.	*f-c.*
Corps du général v. der Tann	=	T.	
Corps du grand-duc de Mecklembourg	=	M.	*m.*
Armée française de la Loire	=	A.	*a.*

Pendant ces événements sur le principal théâtre des opérations, le siége de Belfort s'est poursuivi sans incident marquant ; Garibaldi a livré de vigoureux combats devant Dijon et Autun, et Lyon continue à organiser son futur siége en s'inspirant des exemples héroïques de Paris.

En somme la situation s'est sinon fort aggravée pour la France au moins notablement modifiée. L'armée de secours n'a pas fourni, et l'armée à délivrer a dépassé ce qu'on en attendait. Les espérances sont maintenant à peu près inversées. En tout cas le cercle prussien autour de Paris s'est trop agrandi, et les armées de la Loire et du Nord ont trop perdu de terrain pour qu'elles puissent essayer de nouveau de tendre la main à la capitale sans de marquants succès tactiques ou d'heureuses marches stratégiques, que les antécédents ne font guère espérer, et qui prendraient d'ailleurs un temps précieux à Trochu, bientôt à bout de vivres. Le principal espoir de ce dernier se trouve dans une autre et plus vigoureuse sortie, qui pourrait être fertile en incidents et qui ne se fera sans doute pas attendre longtemps.

P. S. L'armée de Manteuffel s'est portée de Rouen sur Dieppe, qu'elle a occupé également sans résistance, et elle menace le Hâvre. L'armée du grand-duc de Mecklembourg a occupé Blois le 13 et marche sur Tours.

SUR L'ARMEMENT DE L'ARMÉE SUISSE.

Cette question préocupe vivement les diverses populations de la Suisse. Nous avons mentionné dans notre dernier numéro les débats et les conclusions qu'elle a provoqués dans les Grands Conseils de Vaud et de Neuchâtel. Nous les compléterons aujourd'hui en reproduisant quelques autres documents et notamment un extrait du remarquable rapport présenté au Grand Conseil vaudois par M. le colonel fédéral de Gingins comme rapporteur de la commission d'examen des affaires fédérales :

I.

Nous passons, messieurs, dit l'honorable rapporteur, au *département militaire*, à l'occasion duquel votre commission se sent appelée à traiter de quelques questions d'un intérêt pressant qui préoccupent les esprits dans notre Canton et dans la Confédération.

De vives inquiétudes sur l'état de notre armement national et sur les forces défensives de la Suisse se manifestent journellement de plusieurs côtés. En présence des sinistres événements que nous avons vu et voyons encore se dérouler sur le sol d'un grand peuple voisin ; en présence des conséquences désastreuses qu'a eues pour ce peuple son aveugle confiance dans la véracité, dans la prévoyance et dans la capacité d'un gouvernement sans contrôle, qui le trompait et l'exploitait, il est naturel que les déclarations officielles les plus rassurantes ne suffisent plus à lever certains doutes, à inspirer réellement de la confiance et à calmer des inquiétudes qui naissent d'un patriotisme ardent.